

PAYSAGES, PUBLICS

BALADE DANS LE CENTRE-VILLE DE BOBIGNY

Le paysage urbain est une pratique des corps, un enchevêtrement de parcours où l'on doit tenir compte de chacun si l'on ne veut pas trébucher.

Suite à l'implantation forcée des grands ensembles au nord et à l'ouest de Bobigny, la municipalité a mis sur pied en 1959 un nouveau projet de centre-ville. La nomination de la commune en 1964 comme ville chef-lieu du département a contrarié ce projet, mais en a finalement renforcé la nécessité.

Il s'agit d'une part de créer un centre-ville dense réservant un maximum d'espaces publics, et d'autre part de concilier nouveau mode de vie (voiture, confort moderne...) et nouvelles nuisances (circulation, parkings...). D'où l'idée de bâtir, sur deux niveaux de dalles, de « petites unités autonomes » combinant logements (800 environ), commerces de proximité et bureaux. Un réseau d'équipements important se situe à l'articulation de ces différentes unités.

Sur les dalles centrales hautes s'égrènent avec difficulté bureaux et commerces. Les pieds des immeubles d'habitation s'accrochent autour des placettes situées en contrebas. Dalles et placettes sont conçues comme des espaces de liaison entre la sphère privée du logement et le reste de la ville.

Les espaces de proximité affectés aux loisirs sont rejetés sur le sol naturel, en périphérie de chaque cité.

Métro ligne 5 : Bobigny – Pablo Picasso.

Juste au-dessus, le centre commercial.

Il a vieilli, changé plusieurs fois de nom. Tous sont restés. On dira *Mammoth*, *Pakbo* ou *Atac* selon que l'on habite à l'écart, éloigné ou à côté.

Galerie liant la préfecture à la mairie, tout le monde passe et repasse ici, sans avoir à dire pourquoi il est là.



Plus qu'un centre c'est un « passage », de ceux qui font grandir les enfants.

Il n'est pas le seul espace du mouvement. Par le tramway, l'hypermarché d'à côté démode ce lieu de rencontre du centre-ville. En désaffection, notre centre commercial est menacé par « l'entre soi » ; un lieu où chacun ne ressasserait plus que son identité de « cité ».

Partout, les caddies

Omniprésent en centre-ville, le chariot de supermarché a su, apparemment, se plier à tous les désirs du citadin.

Le chariot doit sa seconde vie à la ménagère de moins de 40 ans. Après qu'elle l'ait amené devant le réfrigérateur, ses enfants le redescendent sur la dalle.

Le chariot ordinaire se réincarne en banc, cage de foot ou filet de tennis. Le plus intrépide devient panier de basket, retourné sur les garde-corps, ou descend à toute



vitesses les rampes d'accès à la dalle centrale de chaque cité. Les plus résistants se percutent au milieu d'éclats de rire.

Mobilier urbain éphémère, ils sont rejetés après usage sur les franges de la cité, d'où ils seront ramenés à leur port d'attache. D'autres finiront leur échappée claquemurés dans un box, condamnés à faire la navette entre la voiture et la cuisine. Les moins chanceux seront retrouvés désossés sur quelque terrain vague.

Les cités suspendues

Éluard, Allende, Chemin Vert, Karl Marx, Berlioz, Picasso.

Toutes semblables, chacune distincte. Qu'elles soient animées ou désertes, l'habitant s'y sent chez soi et le flâneur déplacé.

Changeant au cours de la journée, le même lieu sera le matin la pause de la vieille dame puis forum pour les mamans. L'après-midi, ce sera le tour des garçons et le soir celui des adolescents.

Pourtant, s'arrêter c'est rouiller. Adulte, on ne reste pas dehors sans motif. Alors, pour se rencontrer il faut multiplier les occasions de sortie : une pour le sel, l'autre pour le pain ; une pour les enfants, la suivante pour le courrier. On sort au bon moment pour croiser celle avec qui l'on veut parler, ou pour l'éviter.

Les caractéristiques sociodémographiques, la situation géographique qui impose aux habitants de sortir, longer

ou traverser la cité pour aller au centre commercial, donnent les couleurs de chaque site.

Village urbain

Tous les enfants sont là, sur la placette (la dalle centrale, plus haut, c'est pour les très grands).

Les tout-petits, garçons et filles, au centre dans la jardinière, se faufilent entre les arbustes ; hors du bruit et de la fureur des grands qui s'engagent à corps perdu dans une partie de foot interminable dont les équipes évoluent sans cesse.



Contre les murs, dans les halls ou sur les rampes, les adolescents semblent survoler le brouhaha infantile avec leurs voix graves et leurs gestes assurés.

Les adultes par contre s'y meuvent dans une appréhension conciliante, accrochés à leurs sacs en plastique ou de retour du travail.

Comme dans un théâtre à l'italienne, les fenêtres ouvertes permettent d'identifier à distance le cri ou la silhouette de sa progéniture. Celles fermées, tentent vainement de se protéger de la nuée tumultueuse.

Seuls une vieille dame ou quelques enfants privés de sortie regardent, envieux, les héros de l'instant.



Sur la dalle

Les tout jeunes adultes, tenseurs urbains, balisent l'espace, silencieux.

Entrées d'immeubles, haut des rampes et des escaliers, parvis des sandwicheries. Se rassembler pour mieux voir et savoir se disperser mais aussi se voir et échanger.

Quelques personnes réunies par l'école, le lieu d'habitat, le deal, la musique ou l'origine forment les noyaux stables. Autour, des contacts plus ou moins éphémères, d'ici ou d'ailleurs, composent une géométrie variable.

Chaque jour ils sont là, les mêmes au même endroit et toujours vers cette heure là. Après avoir déserté pendant des semaines, ils sont revenus, jusqu'à quand ?

Sociabilité complexe où chacun expose sa différence pour sentir qu'il est quelqu'un : vital si l'essentiel pour être ensemble n'est pas ce que l'on fait mais avec qui l'on est, qui on va voir, plutôt que où l'on va.

Tout près, le long du canal de l'Ourcq

Ici, dans le parc, peu de monde. Chacun s'installe, prélevant sa parcelle de paysage public. Insensiblement, « l'es-

pace partagé » se fragmente en prés carrés prolongeant d'autant l'espace du logement. La semaine, on n'y vient pas en groupe, seuls quelques noctambules arrivent ensemble.

Les autres restent en ville. Mais entre les parcours quotidiens de ces habitants, tracés dans une indifférence ambiguë, certains lieux se révèlent.

Espaces de proximité concertée entre adultes, adolescents et enfants ; espaces intermédiaires entre jeunes de cités différentes, espaces de mixité entre filles et garçons. Ces lieux, conquis, sont ici une tour, là un square, une barrière ou un bassin. Lieu où l'on vient, lieu d'où l'on part. Espace-temps où chacun veille à inscrire ses interactions dans un parcours, une trajectoire personnelle ou une histoire commune, une régularité, une périodicité...

Plus que la retenue des corps ou le caractère du cadre, ce qui forge un paysage public serait alors son aptitude à l'événement : une rumeur, une fête, un drame, un jeu, un journal...

Jérôme Boissonade est architecte, doctorant à l'Université Paris X-Nanterre. Sa recherche intitulée « Bobigny, Créteil, Nanterre ; les centralités en périphérie » est menée pour le compte de ces trois villes de la Région Île-de-France, des départements de Seine-Saint-Denis, des Hauts-de-Seine, ainsi que de la DDE de la Seine-Saint-Denis.